

LA VIE NE DEMANDE
PAS LA LUNE



LAPAJ DELPHINE

Delphine Lapaj

La vie ne demande pas la lune

© Delphine Lapaj, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8380-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux rescapées de terre.

À mes trois réverbères.

Il n'y a pas de lumière sans ombre.
Louis Aragon

PROLOGUE

Je me souviens bel et bien, à jamais.

8 juin 1920, le début de ma fin ; je venais d'avoir seize ans.

Je me souviens du geste précis qui me fit prendre conscience que je n'avais plus ma vie devant moi, de la main qui m'invita à franchir le seuil de leur porte en me poussant l'échine, doucement, trop doucement pour être vraie.

La pièce à vivre étriquée n'était qu'ombre et moisissure, la paille rance des chaises sentait les pantalons élimés à plein nez et la pesante absence de générations qui n'avaient cessé de désertier pour ailleurs.

Le plancher, vermoulu jusqu'à l'os, respirait de forts relents de vinasse, de pisse macérée, de savon noir et de terre tenace de dessous de sabots.

Soudain, une petite silhouette noire ratatinée surgit de nulle part et, d'un mouvement de tête, m'obligea à m'asseoir à une immense table en chêne ; sa main noueuse m'apporta une tasse de café poisseux, mesquinement remplie.

Le liquide au goût prononcé de cuivre de vieille casserole me fit grimacer de dégoût.

L'âtre puait la suie froide et le salpêtre ; juste à côté, trônait un vieux fusil de chasse et je me laissai séduire par le charme de sa crosse audacieuse avec sa patine de noyer, délicieusement lisse et luisante ; le bois m'avait toujours fait ce surprenant effet : m'attiédir le corps d'un simple coup d'œil et me réchauffer le cœur.

Puis, je fis glisser mon regard sur le canon gris sombre, m'y attardai, les yeux grands ouverts tels ceux d'une évadée devant son premier rai de lumière.

Je m'étonnai de moi même, les choses dures ne m'avaient jamais attirée, encore moins une âme lisse pour mon âme en peine.

Tout expirait la mort de vivre, même les aiguilles de l'horloge semblaient ne plus en vouloir de cette existence morbide et avaient rendu le temps.

Pas la moindre lueur d'un sourire, la moindre main posée sur une épaule, le moindre vase ; seulement la lumière du jour, toute penaude, à travers les voilages de l'unique fenêtre qui donnait sur une pente raide avec un portillon fermé au bout.

Je réalisai alors que mon cœur crierait vite famine, que je devrais vite apprendre à vivre dans mon coin, à tuer les minutes de rêves, de souvenirs et peut être même tuer autre chose.

— Céleste ?

Je restai de marbre, mon prénom ne m'appelait plus.
J'étais débaptisée, désamarrée.

— Céleste ?

Je venais d'arriver et j'étais déjà loin.

Il n'insista pas, il savait très bien qu'il ne me rattraperait plus même en me courant toute sa vie après.

C'était foutu d'avance.

Et puis la voix l'appela, comme elle l'appellerait toujours, comme toutes les voix de ces mères qui harponnent leur fils de peur de sombrer dans les abysses sans nom de leur longue vie tourmentée.

Chaque pierre de la ferme leur collait à la peau ; elle les identifiait et m'identifierait aussi, me sculpterait à l'usure en me clouant le bec.

Je savais que je n'aurais plus jamais mon mot et mon cœur à dire.

1895, la date était gravée sur le perron comme sur une tombe.

Elle figeait le temps d'un affront implacable, rendait tout lendemain perdu d'avance.

Je serai embastillée dans ma maison réceptrice, mon monde s'arrêterait à son périmètre et parfois juste un petit peu plus loin au bon vouloir de mon mari et de l'autre, la mégère, celle qui l'avait mis au monde dans un champ de patates, la bêche à la main, la trouille au ventre, seule sous un ciel sarclé d'éclairs en criant le prénom d'une mère que sa naissance lui avait arrachée.

— Menonha ! Menonha !

Je hurlai le nom de ma maison mère celle où j'étais née pour devoir la quitter trop vite ; il avait toujours sonné Maman, Mamie, Mabelle, Mille petits bonheurs simples et surtout Marcellin, Mon Amour, Ma raison de vivre, Mon seul et unique.

Désormais, il sonnait creux tel mon regard perdu dans l'immensité de ma vallée, juste en face de la leur, belle à n'en plus pouvoir et si éloignée de moi.

Je savais ce qui m'attendait : je serais dépecée par ces rustres charognards, ces cœurs de pierre qui ne faisaient jamais dans la dentelle ; ils me mettraient sous leur joug et je tirerais comme une forcenée, tête baissée, les épaules en feu et ma haine en boule au fond du ventre.

J'étais venue « belle-fille » et serais rapidement mariée à Paul, vieux garçon de vingt ans mon aîné; c'était ainsi que les choses se passaient, une tradition sociale vieille comme Hérode: la cadette d'une fratrie était réservée à l'aîné d'une autre fratrie ; c'était irrémédiable et puis ça arrangeait tout le monde surtout quand la future épousée était jolie, vaillante, de bonne corpulence et de bonne famille ; bref, l'esclave docile qu'on ferait passer pour l'ouvrière agricole parfaite sans le moindre scrupule.

Dans mon dos, ma naissance m'avait condamnée dès le berceau, un coup de pute, un sortilège auquel personne de ma famille n'avait fait la moindre allusion jusqu'à ce fameux jour de novembre où je trouvai ma mère seule dans sa chambre, penchée comme un roseau sur un ouvrage éclairé d'un fin rai de bougie et de lune : maman, femme comme jamais dans une nuisette blanche en dentelle sur laquelle ruisselaient ses longs cheveux moirés, enfin libérés du carcan d'un chignon de brouilles qu'elle leur réservait pour ses longues journées

de labeur et de sueur.

Je la découvris unique, belle à mourir, elle que j'avais toujours devinée, noyée dans de lourds jupons de lin salis par la crasse, les crottes de poule et les postillons de mon père et de ma grand mère.

Elle m'ouvrit son visage, je le trouvai chaleureux et timide comme un soleil d'automne.

— Je prépare ton trousseau, mon amour.

Sa voix cristalline caressa mon corps frêle et innocent de jeune adolescente dans la fleur de l'âge et déjà, je me rêvai belle à faire rougir la terre entière, dégoulinante de bonheur dans ma robe blanche comme neige sous des confettis de riz avec des sourires et des roses partout autour de nous deux, Marcellin et moi, à la sortie de l'église, unis pour de vrai jusqu'à la nuit des temps.

Puis, courageuse comme jamais, sans mettre de gants, elle me lança des mots, à vif, piquants comme des banderilles.

— Bientôt tu t'appelleras Céleste Marignac.

Elle referma son visage.

— Qu'es atau.¹

C'était son expression à elle avec ce parler qui lui montait au corps quand la vie sonnait grave et injuste; il la rappelait à l'ordre, aux sources lointaines et intarissables d'un patrimoine rural qui les jugulait tous depuis des siècles malgré eux, comme des ruisselets qui ne demandaient qu'à s'écouler ailleurs à grande eau.

Nous ne nous reconnaissons plus, nous étions déjà aux antipodes l'une de l'autre, au bon vouloir d'une destinée qui n'en faisait qu'à sa tête.

Ma vie ne tenait plus qu'au fil nacré qu'elle tendait nerveusement pour surjeter et broder mes nouvelles initiales sur le lin blanc : CM

Céleste Marignac, la prochaine épousée, la prochaine dans la liste des damnées.

Ça sonnait horriblement faux, fou.

Des lettres boursouflées, à fleur d'étoffe telles des points de suture qui vous gonflent la peau et la balafrent pour l'éternité.

D'un coup de dents sec, elle referma ma jeunesse insouciante, broya toutes les marguerites que j'avais tant de fois effeuillées, curieuse de savoir si un jour quelqu'un m'aimerait un peu, beaucoup, à la folie ou pas du tout en trichant comme c'est pas permis pour ne pas tomber sur la dernière feuille, celle de la malchance.

CM : Céleste Marignac, loin de Moi et désormais proche de toutes ces femmes